

Un coup d'oeil en arrière : à propos de la toilette des dames : II

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 43

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

soit 3,423,000 francs. D'autres aqueducs furent successivement construits, et, sous Nerva, on n'en comptait pas moins de 9, offrant un développement de 535 kilomètres et fournissant 787,000 mètres cubes d'eau par 24 heures, quantité qui paraît avoir été doublée plus tard.

Parmi les nombreux aqueducs construits dans les Gaules par les Romains, et dont plusieurs offrent encore d'intéressants vestiges, il faut citer celui qui alimentait Nîmes, dont la longueur dépassait 40 kilomètres et dont la partie la plus remarquable et la mieux conservée est le Pont du Gard.

Si nous examinons les ouvrages modernes en ce genre, le plus remarquable est certainement le *Canal de Marseille*, construit de 1839 à 1847, et qui amène à Marseille les eaux de la Durance, après un trajet de 92 kilomètres (à peu près 20 lieues) dont plus de 16 en souterrain. Il franchit plusieurs vallées profondes sur des ponts-aqueducs dont le plus important, situé à Roquefavour, laisse loin derrière lui le Pont du Gard.

L'aqueduc de Roquefavour, reliant deux montagnes, mesure 400 mètres de longueur et 86 de hauteur maximum; il se compose de trois rangs d'arches superposées; le premier en compte 12, le second 15 et le troisième 53.

L. M.

Un coup d'œil en arrière

à propos de la toilette des dames.

II

Nous avons laissé notre dame romaine au sortir du bain, et aux soins du pédicure, qui vient de se retirer pour laisser entrer les pages apportant à leur maîtresse une légère réfection en attendant qu'elle prenne son déjeuner. L'un d'eux porte une bouilloire d'argent pleine d'eau, placée au-dessus de charbons ardents; un second tient d'une main une charmante corbeille où sont rangées, sur des feuilles de vigne, des figues fraîchement cueillies, et de l'autre, un magnifique vase d'onyx rempli de vin de Sétie; à côté une coupe d'argent. Enfin, d'autres pages suivent avec divers accessoires, parmi lesquels des tissus moelleux pour s'essuyer les mains et les lèvres. Tel était ordinairement le premier repas d'une dame romaine.

Aux pages qui s'éloignent, succèdent bientôt les suivantes de madame, qui viennent lui aider à achever sa toilette.

Après le bain, on avait l'habitude de se faire épiler sur les parties du corps que les vêtements laissaient plus ou moins à découvert. L'épileuse se servait de pierre ponce pour certains endroits; pour d'autres, comme les jambes, du rasoir; pour la figure, d'un certain ingrédient nommé dropax, et pour les narines de petites pinces. L'épileuse devait surtout avoir grand soin de ne pas laisser un seul poil dans l'intérieur du nez.

Ces détails sur la toilette vont maintenant nous dévoiler quelques secrets, nous faire commettre, bien malgré nous, quelques indiscretions: Bon nombre de dame romaines avaient aussi des dents

plombées, et, ce qui est plus grave encore, elles en avaient de fausses!

Le dentiste Cascellius, nous dit-on, était passé maître dans l'art de plomber les dents ou plutôt de les aurifier, car on connaissait déjà ce perfectionnement soi-disant américain. D'autres s'occupaient spécialement de la pose des fausses dents, pour laquelle ils avaient recours à divers mastics habillements préparés, ou se servaient tout simplement d'os ou d'ivoire. Les dents étaient fixées à l'aide de crochets d'or; et l'on fabriquait aussi des rateliers pouvant s'enlever et se remettre à volonté.

On voit d'après cela qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'en réalité les procédés que certains dentistes annoncent dans la quatrième page des journaux comme des inventions nouvelles, ne sont que la suite quelque peu perfectionnée de ce qui se faisait au temps d'Auguste.

Il en est de même dans le domaine de la coiffure; les pommades, les huiles pour la chevelure, dont on nous vante les merveilleuses vertus, paraissent avoir fait la base des huiles et des pommades antiques.

On se préoccupait d'autant plus à Rome de la conservation de la chevelure, que sa perte était regardée comme une ignominie, et la tonsure comme une marque de servitude.

On teignait aussi la chevelure en noir, à l'imitation des habitants de la Grande-Bretagne, et plusieurs femmes se plaisaient même à donner à leurs cheveux diverses nuances de fantaisie.

Les faux cheveux étaient chose si communément reçue, que les femmes ne se faisaient aucun scrupule d'aller faire leurs emplettes aux bazars du portique Minucius, qui, par leur somptuosité, avaient beaucoup de rapport avec les galeries du Palais-Royal, à Paris.

Ces postiches ne sont donc pas non plus d'invention récente. Il est vrai que les perruques étaient confectionnées d'une façon un peu grossière, du moins les premières dont on fit usage à Rome, et il y a certes loin de ces ajustements quelque peu burlesques aux toupets invisibles et si adroitement ajustés par nos artistes capillaires.

On rappelle à ce sujet, que les dames romaines étant affligées d'une maladie épidémique qui faisait tomber leurs cheveux, implorèrent la protection de Vénus, et qu'après la disparition du fléau, elles élevèrent une statue à la déesse représentant celle-ci dans l'attitude d'une femme qui se peigne.

Les dames romaines avaient plusieurs manières de se coiffer. Ovide en cite quelques-unes avec certaines règles qui prouvent qu'il eût fort bien rédigé un journal de mode.

« Un visage allongé, dit-il, demande des cheveux séparés sur le front. »

« Un nœud léger sur la partie supérieure de la tête et laissant les oreilles à découvert, sied mieux aux figures arrondies. »

« Celle-ci fera flotter ses cheveux sur les épaules; cette autre doit en relever les tresses à la manière de Diane. L'une charme par les boucles de sa chevelure ondoyante, l'autre, etc., etc. »

Et un autre écrivain, Juvénal, nous dit que de

ces divers genres de coiffure, le plus gracieux est celui qui consiste « à rassembler les cheveux et à les emprisonner dans une blonde résille. »

(A suivre.)

Un abonné nous communique les vers qui suivent, trouvés dans un vieux manuscrit :

Boutade

adressée en 1809 à l'inventeur et distillateur du sirop de raisin.

Arrête, cruel novateur !

Eteins de tes fourneaux la flamme impitoyable ;
Brise les instruments de ton secret coupable,
Ou crains le courroux d'un buveur.

Dans peu de temps, tu nous l'assures,
Par les effets de ton talent divin,
Nous pourrons nous passer du sucre américain.
Mais, malheureux ! Noé planta-t-il le raisin
Pour en faire des confitures ?

Si tu chéris l'art merveilleux
Qu'Hermès vint enseigner au monde,
De travaux innocens une source féconde
Peut se présenter à tes yeux :

Presse de ton verger la récolte choisie ;
Des pommes d'Atalante exprime l'ambrosie ;
Du jasmin ou de la cassie,
Dérobe les parfums flatteurs ;
Du calice embaumé de la reine des fleurs,
Extrais la précieuse essence
Qu'on apporte à grands frais des jardins de Byzance.

Fais mieux : consacre tes labeurs,
Tes alambics, tes récipiens

Au dieu chéri des enfants d'Epidore,
Fais cuire en tes fourneaux les sucres de l'ellébore
(Un tel sirop convient à bien des gens) ;
Distille du pavot la manne assoupissante,
Prépare du Pérou l'écorce bienfaisante.....

Mille travaux pareils, mille soins importants
Peuvent de ta journée occuper les instants ;
Mais épargne nos ceps et que ta main barbare
Cesse de cueillir le raisin
Pour apprêter son jus à ta mode bizarre,
Et l'employer au biscotin.

Hélas ! c'est bien assez, pour rendre le vin rare,
De ces tristes fléaux que le ciel en courroux
Accumula sur nos coupables têtes :
La gelée et le ver, la grêle et les tempêtes,
Et les *droits réunis*, le plus fâcheux de tous.

Onna remotchâ.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi gaillâ mâlins et retoo qu'èin aviont adé iena à contâ et que remotsivont âo tot fin clliâo que lè volliâvont couiènâ. Cllia sorta dè dzeins, que douré onco, est asse vilhie què lo mondo, kâ on dit qu'Adam étâi dza lo pe grand farceu dè son teimps, et du adon y'èin a adé z'u.

On coo dè cllia sorta dè mâlins greliets étâi on certain Piron, qu'étâi on rebriqueu dâo diablo, que ne dévessâi pas fère bon sè preindrè dè leinga avoué li, kâ l'étâi asse poli qu'on bâton dè dzenel-hire et ion iadzo que sè mettâi à ein débliottâ, fasâi vergogne âi bravès dzeins. Ein mémo teimps què li viquessâi on outro luron, qu'on lâi desâi Voltaire, on coo gaillâ éduquâ, qu'èin savâi atant qu'on

menistrè, qu'avâi z'âo z'u étâ à cein que crayo à l'écoula avoué Piron, et qu'avâi la nortse po lo couiènâ.

On dzo que cé Voltaire étâi z'u sè promenâ ein cabriolet, reincontrè Piron qu'étâi à tsévau su 'na vilhie rosse qu'on lâi vayâi totès lè coûtès, que cein fasâi crévâ dè rirè Voltaire. Adon coumeint l'étâi dein 'na cariola qu'on avâi baissi la capote, po cein que lo teimps bargagnivè, ye soo sa frimousse pè la portetta dè la calèche et sè met à boeilâ :

— Hé ! monsu Piron, à diéro lè sacllio ?

Piron virè la tэта po savâi quoui lâi criâvè cein, et quand vâi que l'est Voltaire, l'eimpougnè la quiuva dè se n'héga et repond ein la léveint tant que pâo :

— Adressi-vo âo plian-pi, kâ por mè, ye resto âo premi étadzo.

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

(Fin.)

Sommés de se présenter devant nos tribunaux, les brigands des bois se gardèrent bien de paraître. Ils furent jugés comme contumaces et condamnés à je ne sais plus quoi : des frais, des dommages-intérêts, de fortes amendes. La loi fit chez nous ce qu'elle pouvait à leur égard. En Angleterre, ils eussent été pendus.

Voici encore un trait plus grave, à quelques égards, que le précédent :

C'était entre minuit et une heure, au clair de la lune. Le forestier se trouvait seul dans ce même bois, n'ayant pour toute arme qu'un fort bâton de pommier sauvage. Il arriva ainsi à deux pas d'un *Bourguignon* qui commençait à couper un sapin : « Halte là ! lui dit-il, au nom de la loi ! » Et l'autre, levant sur lui sa hache, répondit : « N'avance pas, ou tu es mort. » A l'instant même le forestier se jeta sur le voleur et l'étreignit dans ses bras. Mais le coquin était de haute taille et avait une main libre en l'air, celle qui tenait la hache : il en frappa le forestier sur la tête. L'acier tranchant fendit le grand chapeau de feutre dur et vint s'arrêter sur le crâne, où il fit une assez forte coupure. Au bout d'un moment de lutte, le forestier ayant glissé sur une pierre, tomba. L'autre, le croyant mort ou dangereusement blessé, prenait déjà la fuite, lorsque le premier, se relevant soudain, courut de nouveau sur le Bourguignon et le frappa de son bâton en plein visage. Le coup porta près de la tempe, d'où le sang jaillit aussi gros que le doigt. Le forestier dut alors soigner cet homme et l'emmener dans une maison à la frontière, avant d'aller faire sa déposition.

« Maintenant, » disait l'intrépide vieillard de qui nous tenons ces détails, « tout a bien changé par là. L'hiver dernier, par exemple, on ne nous a pas fait le moindre dégât. Mais il y a vingt ans, il fallait être jour et nuit sur pied et risquer souvent sa vie. »

Tant que dure l'arrière-automne avec ses gelées blanches du matin, son pâle soleil ou ses brouillards profonds, les bûcherons montagnards continuent chaque jour leurs travaux dans les forêts. Ouvriers avec la hache sur l'épaule ou la scie au bras, conducteurs avec leurs attelages, tous vont et viennent, animant les bois qui résonnent sous leurs coups répétés, et d'où s'échappent les sons voilés d'un grelot ou ceux de la clochette argentine attachée au collier du robuste compagnon de l'homme. Une telle saison se prolonge parfois jusque vers la fin de l'année, sans grands changements. Quelques pouces de neige se-